

En hommage  
au  
Prof. Georges Redard

A. ROUHBAKHSHAN

## Le rôle du Dār ol-Fonūn dans l'expansion du français en Iran

### Approche

La diffusion de la culture européenne en Iran, culture véhiculée en grande partie par la langue française, est à l'origine de nombreuses évolutions sociales dont la création du Dār ol-Fonūn est un exemple illustre.

C'est 'Abbās Mirzā<sup>1</sup> (1787-1833) fils de Faṭḥ-'Alī Shāh qui, le premier, eut l'idée de créer des écoles «à l'euro péenne». Engagé directement dans des guerres inlassables contre les Russes, ému des défaites successives de l'armée iranienne, conscient des

---

1- Alexandre Sergheïevitch GRIBOÏEDOV, ambassadeur de la Russie, assassiné à Téhéran le 11 février 1829 à la suite d'une intrigue diplomatique, a souligné dans une correspondance de Tabriz datée du mois de février 1828, le grand intérêt de 'Abbās Mirzā pour la création des «polytechniques». Cf. A.S. Griboïedov, *Oeuvres*, Léninegrad, 1945, p. 453, livre cité par Yahyā Āriyan-Pūr dans *Az Šabā tā Nimā* (De Šabā à Nimā), Téhéran, Djibī, 1350/1971, tome 1, p. 252.

véritables causes de la suprématie de la Russie sur son pays, 'Abbās Mīrzā s'efforça de faire introduire en Iran les techniques et les sciences européennes, surtout celles qui étaient en relation étroite avec l'armée.<sup>2</sup> Ses contacts avec Napoléon Bonaparte, alors à l'apogée de sa gloire, s'inscrivent dans cette politique. En réponse à cette politique et pour satisfaire le désir passionné du Régent perse de connaître les sciences modernes, Napoléon lui envoya, par la mission du général de Gardane, une quantité importante d'ouvrages français.<sup>3</sup>

Parfaitement instruit des événements de son époque, 'Abbās Mīrzā avait fait de Tabriz, sa résidence princière, un centre culturel et scientifique aussi bien que militaire. Jouissant d'une juste célébrité, ce centre attirait les poètes, les écrivains, les scientifiques et les techniciens iraniens comme étrangers. En effet, à cette époque, nombreux étaient les Européens qui résidaient à Tabriz, ce qui n'était certes pas sans influence sur le milieu social et surtout sur la classe dirigeante de la ville. Mais la mort précoce de 'Abbās Mīrzā ne lui laissa pas le temps d'achever ses projets. La tâche incombait quelques années plus tard, à Mīrzā Taqī-Khān-e Amīr-Kabīr, premier chancelier de Nāṣeroddīn Shāh.

### Fondation

Amīr-Kabīr, élevé à Tabriz parmi les princes et les notables de la cour, en relation permanente avec les Européens qui y résidaient et ayant travaillé à la cour de 'Abbās Mīrzā, éprouvait un intérêt particulier pour les techniques et les sciences européennes. «Il avait connaissance des causes de la misère de l'Orient, et en particulier des musulmans... et s'est efforcé de faire face... à la domination des grandes puissances impérialistes».<sup>4</sup> Devenu chancelier en 1847, il parvint enfin à réaliser une de ses

2- Les historiens, les voyageurs et les diplomates iraniens ou étrangers qui ont parlé de 'Abbās Mīrzā, affirment qu'il était le plus patriote, le plus brave, le plus sage et le plus intellectuel des princes de la dynastie qādjāre.

3- Pūrī SOLTĀNĪ, «Ketāb-Khāne-ye Mellī dar gozāsh-te va ḥāl» (La Bibliothèque Nationale dans le passé et au présent), in *Nashr-i Dānīsh*, IV, 5, août-septembre 1984, p. 22.

4- Rezā SHA'BĀNĪ, «Amīr-Kabīr et les problèmes économiques de l'Iran», in *Luqmān*, II, 2, printemps-été 1986, p. 44.

préoccupations majeures, et, notamment, à fonder le Dār ol-Fonūn. L'idée de créer une telle école lui était venue à l'esprit lors de son voyage en Russie.<sup>5</sup> En compagnie du neveu du roi, il y avait visité, en 1828, plusieurs établissements techniques, industriels, sanitaires et militaires.<sup>6</sup> De plus, la nouvelle de la création d'un Dār ol-Fonūn, à Istanbul en 1846, le renforça dans cette idée. Devenu chancelier, il décida de créer une école à Téhéran, pour l'enseignement «des sciences et des industries».<sup>7</sup>

Après avoir obtenu le consentement du roi pour la création de l'école, Amīr-Kabīr demanda au cours de l'année 1848, à Mīrzā Reḍā Mohandes-bāshī de tracer le plan d'un grand bâtiment, dans un terrain vague au nord de la capitale, utilisé jusqu'alors comme terrain d'exercices pour l'armée. Le plan établi, Moḥammad-Taqī Me'mār-bāshī fut chargé de la construction de l'école dont la première partie fut terminée vers la fin de la même année. L'école fut inaugurée le dimanche 5 rabi' al-avval 1268 h. (novembre 1851), treize jours avant l'assassinat d'Amīr-Kabīr, à Kāshān, sur l'ordre du Shāh.

Le Dr. Feuvrier est, à notre connaissance, le premier Français à nous donner une description complète du Dār ol-Fonūn:

«Le Dar-al-Fonoun (Collège Polytechnique), écrit-il, occupe, avec ses

5- La plupart des historiens qui ont étudié la vie d'Amīr-Kabīr font état de cette influence. Voir notamment: F. Ādamīyat, 'A. Eqbāl, M.M. Ṭabātabā'ī, et E. Yaghmāyī.

6- Il est probable qu'Amīr-Kabīr connaissait le russe. Ses rencontres successives à Tabriz avec les délégués et les ressortissants russes, son voyage de dix mois et demi en Russie en 1828-9 qui l'amena jusqu' à Moscou et St. Petersbourg (au cours duquel il rencontra le tsar Nicolas I), et son voyage en 1837 à Irvan (Tiblis) en compagnie du Prince Héritier pour présenter les compliments du gouvernement de Téhéran à l'empereur Nicolas I,... nous incitent à affirmer qu'il connaissait le russe et qu'il le parlait sinon couramment, du moins suffisamment pour pouvoir s'entretenir «en tête à tête» avec le plus haut dignitaire de l'empire tsariste. En effet, lors de ce dernier voyage, le tsar Nicolas I, en visite d'inspection au Caucase, accorda une entrevue privée à Amīr-Kabīr en se déclarant réjoui de «rencontrer de nouveau son vieil ami de St. Petersbourg...» (Voir: E. YAGHMĀYĪ, «Dār ol-Fonūn», in *Yaghmā*, XXII-III. Cet article est une longue étude qui s'étend sur plusieurs numéros des volumes XXII et XXIII du *Yaghmā*).

7- *Vaqāye'-e Ettefāqīya* (Hebdomadaire fondé par Amīr-Kabīr à Téhéran), n° 29 du jeudi 23 shavvāl 1267 h.l./ août 1850.

dépendances, presque la moitié de la partie nord-est de l'Ark (...). Les bâtiments en sont donc très étendus. Une cour intérieure est même assez spacieuse pour se prêter à des exercices de gymnastique, d'infanterie et d'artillerie (...). Primitivement il avait pour but de former des officiers, des ingénieurs civils et militaires, des médecins et des interprètes. Plus tard on y ajouta une classe pour les mines et un cours de musique destiné à donner des chefs de musique à l'armée.»<sup>8</sup>

## Appellation

L'école s'appela, après sa fondation, *Ta'lim-Khāne* (Maison d'enseignement), ou *Maktab-Khāne-ye Pādešāhī* (Ecole royale), ou encore *Madrāse-ye neẓāmīye-ye Dār ol-Khelāfa* (Ecole militaire de la capitale).<sup>9</sup> L'appellation du Dār ol-Fonūn apparaît quelques semaines après l'inauguration officielle de l'école. Selon le journal officiel de *Vaqāye'-e Ettefāqīya* : «comme il avait été décidé d'y enseigner toutes les techniques on l'appela Dār ol-Fonūn»,<sup>10</sup> qui signifie mot à mot «maison des techniques», et qui est l'équivalent de polytechnique. Modjtabā MĪNOVĪ, dans un ajout aux *Notes de Qazvīnī* où il est question du mot université dans les langues européennes, affirme que le «mot Dār ol-Fonūn a été pris des Turcs au temps d'Amīr-Kabīr, et qu'il est la traduction de polytechnique».<sup>11</sup> Le Dr. Feuvrier, lui aussi, en parlant, en 1890, de cette institution, la met au même rang que le «Collège polytechnique»,<sup>12</sup> tandis que dix-sept ans plus tard, E. Aubin parle de l'école polytechnique: «Aussitôt après son avènement, Nasr-el-Din Schah (sic) fonda le Dār – ol – Fonūn, l'école polytechnique, qui fut un foyer d'enseignement supérieur, selon les méthodes européennes».<sup>13</sup> Mais, comme cette école est

8- Dr. FEUVRIER, *Trois ans à la cour de Perse*, nouvelle édition, Paris, Imprimerie Nationale, 1906, pp. 157-8. Notons que l'ouvrage du Dr. Feuvrier, écrit vers 1890, a connu plusieurs éditions, notamment l'édition de F. Juven en 544 pages (125 pages de plus de celle citée plus haut), dont le texte revu et augmenté est à signaler.

9- Pour ces appellations voir, entre autres, les lettres adressées par Amīr-Kabīr à Monsieur Jean David, citées par 'A. Eqbāl et F. Ādamīyat.

10- N° du 3 safar 1268 h.l./ nov. 1851.

11- Moḥammad QAZVĪNĪ, *Yād-dāshī-hā-ye Qazvīnī*, éd. Iradj Afshār, 3éd. Téhéran, 'Elmī, 1984, vol. I-II, p.172.

12- FEUVRIER, *op. cit.*, p.157.

13- Eugène AUBIN, *La Perse d'aujourd'hui-Iran*, Paris, Librairie Armand-

l'œuvre d'Amīr-Kabīr, son nom est si étroitement lié au nom de celui-ci que le nom du créateur et de la création se confondent.<sup>14</sup>

### Enseignement

La première discipline enseignée, exigence des circonstances, était l'infanterie et la marche militaire, dont une fut exécutée le jour même de l'inauguration. En effet, au début, la plupart des disciplines enseignées étaient en relation avec l'armée et l'art militaire.<sup>15</sup> Mais elles se diversifièrent rapidement pour comprendre bientôt des branches plus scientifiques. Etablies selon les besoins de la société et les exigences militaires et scientifiques, ces branches étaient les suivantes: infanterie, cavalerie, artillerie, génie civil, médecine et chirurgie, pharmacologie et minéralogie. Dans toutes ces branches étaient enseignés le français, les sciences naturelles, les mathématiques, l'histoire et la géographie. Ce ne fut que quelques années plus tard que l'enseignement de l'anglais et du russe, de la peinture et de la musique s'ajouta au programme.<sup>16</sup>

L'enseignement, peu à peu développé et organisé, comprenait ainsi vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle «les mathématiques élémentaires, la géographie, la cosmographie, la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie, le dessin, la peinture, l'art militaire (artillerie et infanterie), la médecine, les langues persane, française, russe et anglaise».<sup>17</sup>

### Langues de l'enseignement

Mais, ce qui est plus intéressant encore c'est que «depuis son origine, la culture française n'a cessé de régner dans cet établissement. Confiée aux officiers autrichiens, l'école militaire développa surtout la langue allemande, mais les autres écoles – école des Sciences, école d'Agriculture, école des Sciences Politiques – se servent exclusivement de notre langue, également

←  
Colin, 1908, p.190.

14- Eqbāl YAGHMĀYĪ, «Dār ol-Fonūn», in *Yaghmā*, vol. XXII, pp. 149-221.

15- *Ibid.*

16- 'Alī-Akbar DEHKHODĀ, *Loghat-nāma*, article Dār ol-Fonūn.

17- Dr. FEUVRIER, *op.cit.*, p. 158.

enseignée dans une soixantaine d'écoles privées (...). L'école Polytechnique fournit des professeurs de français aux écoles qui s'ouvrent dans les provinces». <sup>18</sup>

Nous devons ajouter cependant que les officiers autrichiens étaient dans l'obligation de donner leurs cours en français, en partie parce que les étudiants iraniens avaient une connaissance très médiocre de l'allemand, et d'autre part en raison de la précellence de la langue française. Il faut dire également qu'à l'arrivée des officiers autrichiens en Iran, la communauté autrichienne se réduisait à un seul ressortissant «André le Tailleur» dont les capacités intellectuelles étaient insuffisantes à faire promouvoir la langue allemande. Les premiers professeurs du Dār ol – Fonūn durent donc, pour assurer leur enseignement, recourir à l'aide des moniteurs iraniens qui avaient fait leurs études en France. <sup>19</sup> D'autre part, comme l'indique le Dr. Feuvrier: «Parmi les premiers professeurs, on cite les officiers français envoyés en Perse, en 1855... grâce auxquels l'étude des mathématiques et du dessin géométrique prit un remarquable essor». <sup>20</sup> Djān Dāvūd (Jean David) dont le surnom Mosiyo/ Monsieur <sup>21</sup> indique son appartenance à l'expression française, qui fut chargé de l'engagement des Autrichiens, parlait, lui aussi, le français qu'il avait appris chez les missionnaires français d'Ūr-mīya. C'est également pour cette raison qu'un des plus célèbres médecins engagés au Dār ol–Fonūn, le hollandais Yohann Louis Schlimmer, connu à l'époque, à Téhéran, sous le nom de Ḥakīm Shelīmer – e Felemenkī (... de nationalité Flamande), dut rédiger son fameux lexique médical en français. Cette terminologie médico – pharmaceutique, préparée d'abord comme un petit dictionnaire médical français – persan à l'usage des étudiants du

18- E. AUBIN, *op.cit.*, p.190.

19- Il s'agit des trois parmi les cinq étudiants iraniens envoyés en 1814 à Paris: Mīrzā Reḍa-ye Ṭabīb, Abdorrāsūl Khān-e Mohandes et Mīrzā Reḍa-ye Mohandes.

20- Dr. FEUVRIER, *op.cit.*, p. 158.

21- Le terme français de *monsieur* a été utilisé, dès sa première apparition en Iran, pour désigner tout chrétien iranien (arménien, assyrien, chaldéen), ainsi que tout *farangī* (Européen). C'est seulement depuis une vingtaine d'années, et en particulier au bazar, que le terme anglais de *mester* (mister) est entré en usage.

Dār ol-Fonūn, devint peu à peu un travail grandiose. Il fut publié en 1874,<sup>22</sup> après maintes corrections et augmentations.<sup>23</sup> Comme il utilisait les vieux termes persans pour expliquer les noms et les termes européens, il fut très utile à la transformation progressive de la médecine traditionnelle de l'Iran.<sup>24</sup> Mais voici un fait encore plus remarquable: un passage du journal *Vaqāye'-e Ettefāqīya*, l'hebdomadaire officiel fondé en 1849 par Amīr-Kabīr, montre clairement que le français était la langue principale de l'enseignement des premières années du Dār ol-Fonūn. Dans le numéro 394 du journal du jeudi 9 moḥarram 1275 (20 août 1858), sous la rubrique des «informations de l'école», on lit: «Comme il existe dans le règlement que (...) chaque année les élèves doivent subir des examens, cette année plusieurs notables, un groupe de chef-médecins iraniens et européens, ainsi que ceux qui maniaient habilement la langue française (...) ont examiné minutieusement un à un les élèves...»<sup>25</sup> Ce qui signifie que: 1-les examens se passaient, dans la plupart des disciplines, en français, et 2- la connaissance du français était la condition indispensable aux études.

Un autre exemple de l'importance grandissante et de l'usage courant du français, près de quarante ans plus tard, c'est ce certificat de fin d'études d'un élève, délivré le 2 djamādī al-'ulā 1311 (octobre 1893): «Mīrzā Aḥmad, fils de Mīrzā Naṣrollāh Shams al-'Aṭebbā' (soleil des médecins), est un médecin habile

22- Cet ouvrage, par ailleurs introuvable, a été réédité en 1951 à Téhéran, sous le titre persan de *Eṣṭelāḥāt-e pezesškī, dārūyī va mardom-shenāsi-ye farānse-fārsī* (Les termes médicaux, pharmaceutiques, et ethnologiques français-persans).

23- Voici le titre complet de cet ouvrage: *Terminologie médico-pharmaceutique et anthropologique française-persane, avec traductions anglaise et allemande des termes français, indications des lieux de provenance des principaux produits animaux et végétaux, détails nouveaux sur le gisement de plusieurs minerais importants, sur les principales eaux minérales, sur la thérapeutique indigène et sur les maladies endémiques*, Paris, 1874. (Cf. Geoffrey HANDLEY-TAYLOR, *Bibliography of Iran*, Chicago and London, St. James Press, 1969).

24- Dr. Cyril Leoyd ELGOOD, *A Medical History of Persia and the Eastern Caliphate*, Cambridge, Cambridge University press, 1951. Trad. persane par Mohsen DJAVIDAN, Téhéran, Eqbal, 1973, pp. 717-8.

25- E. YAGHMĀYĪ, «Dār ol-Fonūn» in *Yaghmā*, vol. XXIII, 1970, p. 233.

qui a en même temps une profonde connaissance du français. Il est capable de traduire du français, et plus spécialement des livres de médecine». <sup>26</sup> Ainsi, comme on le voit, le français devint rapidement le véhicule de la culture européenne en Iran, et la langue de prédilection de l'élite et de la jeunesse iraniennes, assoiffées de sciences, d'ouverture sur le monde extérieur et du désir de mieux comprendre les origines du développement économique et culturel de cette *Orūp* (Europe) alors si attirante. C'est pour cette raison que, comme l'a souligné E. Aubin, «dans ces dernières années, on comptait, en dehors du pays, près de 600 étudiants persans qui, à de rares exceptions près, où qu'ils aient été élevés, tous savent notre langue». <sup>27</sup> En effet, le français s'est épanoui en Iran, non pas à cause des visées coloniales ou impérialistes, – que la France, même si elle avait voulu, était impuissante à avoir, en raison de ses bouleversements intérieurs –, mais grâce à son poids scientifique et à sa portée culturelle. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le français représentait la langue culturelle et scientifique par excellence dans le monde entier. <sup>28</sup> Cette dimension culturelle s'était très vite fait ressentir en Iran. Dans un discours prononcé en français le 13 avril 1907 à l'Alliance Française de Téhéran, et publié ensuite dans la revue parisienne *Bleue*, Moḥammad-'Alī Forūghī, homme d'Etat et homme de lettres iranien, a bien mis l'accent sur ce fait. «Le français, dit-il, a exercé une influence remarquable sur notre langue. Dans notre pays, sur les plans politique et culturel, les Français étaient les concurrents des Anglais et des Russes, mais sur le plan scientifique, la langue française est devenue un renfort pour le persan». <sup>29</sup> A cette époque l'enseignement se faisait en persan, en arabe et en certaines langues européennes surtout en français qui «était la clé des sciences modernes dans notre pays... et comme l'anglais n'avait à l'époque aucune faveur, tout le monde s'orientait vers le français» <sup>30</sup>.

26- *Ibid.*, p. 366.

27- E. AUBIN, *op.cit.*, p. 191.

28- Voir l'article de N. Pourjavady, «La domination de l'anglais et le recul des autres langues», pp. 7-10.

29- Moḥammad-'Alī FORŪGHĪ, *Maqālāt*, éd. Ḥabīb Yaghmāyī, Téhéran, Tūs, 1354/ 1975, p. 84.

30- *Ibid.*, introduction, pp. X-XI.

## Enseignants

Dès le commencement des travaux pour la construction des bâtiments de l'école, Amīr-Kabīr eut l'idée de confier l'enseignement à des professeurs européens afin d'introduire en Iran la technologie et les sciences modernes, et de familiariser les Iraniens avec les progrès de l'Europe. A cette fin, il chargea Jean David, l'arménien d'Ūrmīya, employé au Ministère des affaires étrangères et «premier interprète du gouvernement», de se rendre en Autriche pour engager sept professeurs. Le choix de l'Autriche pour le recrutement de professeurs avait trois raisons essentielles:

- le souci de préserver l'indépendance culturelle et scientifique du pays vis-à-vis des puissances belligérantes qui se disputaient le droit de regard sur l'Iran;
- éviter pour son pays d'avoir affaire avec ses partenaires diplomatiques les plus exigeants: La Russie et l'Angleterre, et s'entretenir avec un pays réputé neutre à l'égard de l'Iran;
- bénéficier de la technique, de la culture et des sciences d'un pays puissant sur l'échiquier mondial, sous l'égide d'une forte personnalité, comme Metternich (1778-1859).

Six professeurs autrichiens et un italien, engagés par Jean David, arrivèrent à Téhéran le vendredi 24 novembre 1851, une quinzaine de jours après la destitution d'Amīr-Kabīr et son exil à Kāshān. Il s'agissait de:

- Dr. Jacob Edward POLAK, pour la médecine.<sup>31</sup> Il se rapatria en 1860.
- Baron GRUMONĒS, pour l'infanterie. (Ne pouvant exécuter parfaitement ses engagements, il fut renvoyé quelques mois plus tard et remplacé par l'Italien, le colonel METRATSU).
- Ingénieur CHARNOTTA, pour la minéralogie. Il mourut l'année suivante, emporté par le choléra.
- Capitaine ZATTIE, pour la géométrie. Il est mort

---

31- Henri MOSER, général suisse, envoyé en mission d'exploration en Asie par le gouvernement russe, dans son livre *A travers l'Asie centrale*, publié en 1885 chez Plon Nourrit à Paris, estime que «le Dr. Pollak (sic) est l'homme qui jusqu'à maintenant a le plus sérieusement étudié les mœurs persanes» (p. 395).

également du choléra, et fut remplacé en 1853 par le Français BOHLER, diplômé de l'école Polytechnique de Paris.

– Lieutenant Auguste KRZIZ, pour l'architecture. Il enseigna au Dār ol-Fonūn, à la fois l'histoire, la géographie, les mathématiques et la géométrie. Il repartit en 1859.

– Lieutenant NEMIRO, pour la cavalerie. En plus de l'enseignement au Dār ol-Fonūn, il était chargé de l'instruction de l'armée.

– Monsieur KUKATI, pour la pharmacologie.

Outre ces sept premiers professeurs, Jules RICHARD également enseignait le français.<sup>32</sup>

En 1855, quelques enseignants français furent engagés à Paris et envoyés à Téhéran. Il s'agissait de M.J. Nicolas<sup>33</sup> pour l'artillerie, de Petit et de Binzoc (?) pour l'infanterie et d'un certain Neche (?) pour le français.

Cette liste comprit plus tard:

–Le lieutenant Alexandre BOHLER, pour le génie militaire. Arrivé en Iran en 1855, il y est mort en 1887.

–Stanislas BOROWSKI, pour la géographie et le français.

–Félix VAUVILLIER, pour la minéralogie. Il était envoyé en

---

32- Il est surtout connu pour sa conversion à l'islam. Parlant de la mauvaise situation de la femme iranienne au XIX<sup>e</sup> s., Henri Moser raconte cette histoire d'une manière ironique teintée de romantisme: «Il était arrivé jeune à Téhéran, et, tout régent qu'il fût, obligé par-dessus le marché d'enseigner la rhétorique, il avait du sang français dans les veines. Pour ne pas faire mentir son origine, il fit à prix d'écus bien trébuchants la conquête d'une beauté aux sourcils teints au héné (sic). Afin de ne pas encourir la vindicte..., il voulut la garder attachée à sa personne sous un costume masculin de «ferrakh» [farrāsh/c.à.d. valet]. Ce bonheur ne dura guère. Un beau jour, il y eut une émeute devant sa porte. La foule... exigeait qu'on lui livrât la coupable, qui allait être lapidée séance tenante. Naturellement chevaleresque, notre homme ne trouva rien de mieux que de passer à l'islamisme et d'épouser... son ex-palefrenier.» (*Ibid.*, p. 434). Né en 1816 en France, Jules Richard s'était rendu en Iran en 1844. Devenu musulman et naturalisé iranien, il s'appela dès lors Mirzā Reḏā Khān. Il est mort en 1891 et fut enterré dans un cimetière près de Shahr-e Rey, au sud-est de Téhéran.

33- Il est le père d'Alphonse Nicolas, Consul de France à Tabriz et auteur d'un illustre *Dictionnaire français-persan*.

Iran en 1865 par une compagnie française de chemin de fer, mais fut par la suite recruté par le gouvernement iranien.

—Albert LEMAIRE, pour l'enseignement de la musique militaire. Il avait été envoyé en 1868 à Téhéran par le gouvernement français même.

## Traduction

La création du Dār ol-Fonūn eut pour conséquence majeure le développement de la traduction en Iran. Certes la traduction d'œuvres étrangères en persan a une longue histoire. L'existence de centaines de dictionnaires multilingues, en Iran et à l'étranger, dont la trace remonte parfois au temps des Sassanides,<sup>34</sup> témoigne de la présence de cette tradition dans les temps les plus reculés<sup>35</sup>. En ce qui concerne le domaine spécifiquement franco-persan, nous renvoyons à l'étude de Francis Richard, qui nous mène «aux origines de la connaissance de la langue persane en France».<sup>36</sup> Le déferlement de la vague de culture européenne en Iran, juste au début du XIX<sup>e</sup> s., contribua à développer et à accélérer ce mouvement. La fondation d'une école de traduction à Tabriz par 'Abbās Mīrzā en est un témoignage. 'Abbās Mīrzā par ailleurs avait fait traduire la plupart des ouvrages que Napoléon Bonaparte lui avait offerts. Parmi ces ouvrages, en grande partie historiques, nous trouvons: *L'histoire de Pierre le Grand*, *Histoire de Charles XII roi de Suède*, *Histoire d' Alexandre*, etc.

Mais c'est le Dār ol-Fonūn qui imprime son élan à la traduction des ouvrages européens en persan. En dehors de l'obligation pour

---

34- Esmā'il HĀKEMĪ-ye VĀLĀ, communication non encore publiée, faite au troisième Séminaire de la langue persane, organisé par les P.U.I. du 14 au 18 juin 1986 à Téhéran. Voir également: Ziva VESEL, *Les encyclopédies persanes*, Paris, Editions Recherche sur les Civilisations, Mémoire n°57, 1986, p. 6, n. 1 qui cite le *Fihrist* d'Ibn al-Nadim.

35- A l'époque islamique, surtout à partir des Croisades, les contacts multilatéraux entre l'Europe et l'Iran, ont été bénéfiques à l'art de traduction. Un dictionnaire trilingue latin-persan-coman, en témoigne. Rédigé sous le titre de *Codex Cumanicus* et étudié récemment par V. Drimba et L. Ligeti (*Cf. Abstracta Iranica*, 1982 (5), pp. 25 et 28), il est probablement le plus ancien dictionnaire latin-persan qui nous soit parvenu.

36- In *Luqmān*, III, 2, automne-hiver 86-87, pp. 23-42.

les professeurs européens de faire traduire leurs manuels de cours en persan, et l'obligation des assistants et des professeurs iraniens du Dār ol-Fonūn de traduire des livres d'études en leur langue, un vaste mouvement de traduction se répand aussi bien dans la capitale qu'en province. Et ici encore le français reste la langue privilégiée de la traduction.<sup>37</sup> Nāṣeroddin Shāh s'intéressait personnellement aux livres d'histoire et à la presse française, qu'il faisait traduire en persan. Ainsi E'temādosaltāna,<sup>38</sup> son ministre des publications et de la presse, était chargé spécialement de lire et de traduire, tous les jours, à une heure fixe, les journaux en provenance de la France. Nāṣeroddin Shāh connaissait le français, d'une façon approximative mais suffisamment pour lire, ne serait-ce que superficiellement, les journaux d'expression française. Il avait commencé l'apprentissage du français chez les missionnaires français<sup>39</sup> à Tabriz et le poursuivit au cours de son règne auprès du Dr. Cloquet, de Mo'tamedolmolk et d'E'temādosaltāna,<sup>40</sup> C'est ainsi qu'une quantité impor-

37- Edward G. BROWN, *A Literary History of Persia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969, vol. IV, p. 458.

38- Moḥammad Ḥasan Khān-e E'temādosaltāna, est un des premiers élèves du Dār ol-Fonūn. Né à la cour de Téhéran, il entre à l'Ecole à l'âge de huit ans. Ses études terminées, il entre au service de Nāṣeroddin Shāh pour devenir son ministre des publications, poste qu'il gardera jusqu' à sa mort en 1895. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages notamment un *Journal* qui reste l'un des textes les plus intéressants pour l'étude de l'époque nāṣeride. Il a également supervisé la rédaction de nombreux ouvrages historiques, littéraires et géographiques tels que: *Mir'āt al-Buldān* (Miroir des pays), *Maṭla'al-Shams* (Levant du Soleil), *Khayrāt al-Hisān* (Les bienfaits des bienfaiteurs), *Al-Ma'āther v'al-Āthār* (Les faits et les effets), etc.

39- Voir l'article de D. Navvābi, «L'enseignement du français en Iran», p. 29

40- E'temādosaltāna, manifestement mécontent de sa charge, relate, dans son *Journal*, d'une façon plus critique qu'ironique, l'histoire de cet apprentissage: «il y a quinze ans, dit-il, que j'enseigne (le français au Shah), et dix ans avant moi c'était Mo'tamedolmolk, et avant lui c'était le Dr. Cloquet, et pendant qu'il était prince héritier, il eut d'autres enseignants. *Māsh'allāh!* Grand Dieu! il ne sait rien du français. Il imagine que l'on apprend une langue comme on règne sur un pays et qu'on peut tout obtenir par la fantaisie. Grand Dieu! je jure l'inverse. Autre chose est régner, autre chose est étudier». Pourtant le témoignage de Henri Moser, contredit l'affirmation d'E'temādosaltāna. Relatant l'audience, en compagnie de l'ambassadeur de la Russie, que lui avait

tante d'ouvrages français, touchant tous les domaines, ont été traduits en persan au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous citons, à titre d'exemples, quelques noms parmi les traducteurs les plus actifs et les plus célèbres:

– Mīrzā Kāẓem-e Maḥallātī: *La guerre entre l'Allemagne et la France*,<sup>41</sup> *La guerre entre la Turquie ottomane et la Russie*, ainsi que deux opuscules sur la physique et un autre sur la chimie. Mīrzā Kāẓem était un des premiers élèves du Dār ol-Fonūn. Après avoir obtenu son diplôme à Téhéran, il se rendit en France pour continuer ses études. De retour en Iran en 1862, il fut engagé au Dār ol-Fonūn pour y enseigner la physique et la chimie. Il s'adonna avec tant d'ardeur à son travail que son nom fut lié à son métier et il fut surnommé désormais Mosīyo Shīmī (Monsieur Chimie).

– Mīrzā 'Alī-Khān-e Nāẓem ol-'Olūm: l'un des pionniers de la culture moderne en Iran, il a traduit de nombreux ouvrages français tel que *Télémaque* de Fénelon, dont la publication provoqua la vive colère de Nāṣeroddīn Shāh qui interdit sa diffusion<sup>42</sup>. Diplômé de Saint-Cyr, Mīrzā 'Alī Khān, dès son retour en Iran devint professeur de la discipline militaire au Dār ol-Fonūn dont il fut vice-directeur par la suite, d'où son titre de Nāẓem ol-'Olūm (Directeur-adjoint des sciences).

– Dr. Khalīl - Khān-e A'lamoddowle-ye Thaqafī: diplômé du

←  
accordée Nāṣeroddīn Shāh à Téhéran, il écrit: «Les politesses échangées, Son Excellence demanda l'autorisation de présenter le voyageur qui venait de traverser l'Asie centrale. – En entendant mon nom, Sa Majesté voulut bien se souvenir de l'époque où j'avais été attaché à son service par le Conseil fédéral, lors de son passage à Genève. Elle termina en français, en répétant mon nom avec un certain étonnement de me voir réapparaître comme sujet russe... Je me tirai de ce problème par une circonlocution qui apaisa l'orage que je voyais s'amonceler sur la tête du diplomate... Répondant aux questions de Sa Majesté... Je poursuivis pendant plus d'une demi-heure le cours de mes récits.» (Henri Moser, *op. cit.*, pp. 425-6). On attribue à Nāṣeroddīn Shāh même la compilation d'un dictionnaire français-persan.

41- N'ayant pas à notre disposition les textes originaux, nous nous sommes contentés de traduire les titres persans.

42- Cet ouvrage a été traduit en persan une nouvelle fois par Eqbāl Yaghmāyī, mais reste toujours inédit. (Cf. E. YAGHMĀYĪ, *Yaghmā*, vol. XXIII, p. 364).

Dār ol-Fonūn, et assistant de la section de médecine et de langue française, il devint quelque temps après médecin particulier de Mozaffaroddīn Shāh. Il a traduit en persan plusieurs ouvrages français, notamment quelques *Fables* de La Fontaine, qu'il avait composées en vers et qu'il enseignait aux élèves. A l'époque, le nombre des élèves qui apprenaient le français au Dār ol-Fonūn s'élevait à 75.<sup>43</sup> Dr. Khalīl Khān est en même temps co-auteur, avec A. Lacoïn de Villemorin, d'un célèbre ouvrage français, *Le Jardin des délices* (Paris, Mercure de France, 1897, 258p.).

### Bibliothèque

La rédaction de livres scolaires étant obligatoire pour les professeurs,<sup>44</sup> une bibliothèque se constitua dès la première année de la fondation de l'Ecole. Assez pauvre à ses débuts, cette bibliothèque s'enrichit rapidement pour être inaugurée officiellement quelques années plus tard. Son importance résidait dans ce qu'elle était la première bibliothèque à l'européenne en Iran.<sup>45</sup> Selon le règlement du Dār ol-Fonūn, les manuels des cours en langues européennes, ainsi que leur version en persan, devaient être déposés à la bibliothèque de l'Ecole. Ces ouvrages, dont la plupart ont été imprimés par les presses de l'Ecole, furent les premières pierres angulaires de la bibliothèque inaugurée en 1863. C'était «une bibliothèque fréquentée, contenant beaucoup de livres européens, qui suffisait aux besoins des élèves».<sup>46</sup>

En 1935, quand la Bibliothèque Nationale (Ketāb-khāne-ye Melli) fut fondée dans la capitale, la bibliothèque du Dār ol-Fonūn en constitua le fonds primitif et essentiel.<sup>47</sup> De plus, bien qu'il existât depuis fort longtemps de grandes bibliothèques en Iran, c'est grâce au Dār ol-Fonūn et par le biais du français que nous avons eu connaissance des nouvelles méthodes pour

43- E. YAGHMĀYĪ, *op. cit.*, vol. XXII, p. 596.

44- Un article du contrat d'engagement des enseignants européens signifiait que chaque professeur devait, au cours de son séjour en Iran, rédiger au moins un manuel d'études sur le sujet de la discipline qu'il enseignait.

45- Gholām-Hoseyn MOṢĀHĀB, *Dā'erat ol-ma'āref-e fārsī* (L'encyclopédie persane), Téhéran, 1345/ 1966, tome 1, article Dār ol-Fonūn.

46- FEUVRIER, *op. cit.*, p. 158.

47- GH. MOṢĀHĀB, *op. cit.*, article Dār ol-Fonūn.

l'entretien des livres et la fondation des bibliothèques modernes.

### **Imprimerie**

La technique de l'imprimerie n'est pas récente en Iran, puisque la première imprimerie créée par les pères Carmes à Ispahan, date du début du XVII<sup>e</sup> siècle (entre 1611 et 1620). Mais la chute des Séfévides, le règne de l' anarchie à la suite de la ruée afghane, le désordre provoqué par les guerres des *Khan*-s et la fragilité des dynasties éphémères, bref l'instabilité qui dura plus d'un siècle, interrompit l'activité de l'imprimerie jusqu'au moment où 'Abbās Mīrzā, fils de Fath-'Alī Shāh, fit installer en 1817 la première imprimerie à Tabriz, tandis que la capitale n'en possédait pas encore. La fondation du Dār ol-Fonūn fut propice à l'installation d'une imprimerie, attachée à l'Ecole et chargée de publier les manuels de cours. Selon Moṣāḥab: «La traduction et la rédaction de livres d'élèves imprimés et publiés à l'Ecole figurent parmi les travaux les plus originaux et les plus importants du Dār ol-Fonūn». <sup>48</sup>

### **Laboratoires**

L'introduction de laboratoires en Iran, est due également au Dār ol-Fonūn. En effet, le premier laboratoire expérimental, formé et dirigé à la manière européenne, a été celui du Dār ol-Fonūn. Comme l'indique le Dr. Feuvrier: «Des laboratoires de physique et de chimie, assez riches, permettent aux élèves de passer de la théorie à la pratique (...) Mirza Khazem (sic), un érudit, qui a longtemps étudié à Paris, est à la tête de ces laboratoires». <sup>49</sup> Pour «passer de la théorie à la pratique» il y avait d'autres moyens encore, notamment en médecine. Par exemple un certain Barnaud, qui possédait une librairie à Téhéran, la seule qui vendait des ouvrages européens, avait vendu d'avance son corps à l'Ecole de Médecine du Dār ol-Fonūn où il donnait des cours de français. A sa mort, son corps fut transporté au Dār ol-Fonūn et mis à la disposition des professeurs et des étudiants, pour être disséqué de façon scientifique. «C'était la première fois en Iran qu'une dissection avait lieu, et c'était la première fois que

48- GH. MOṢĀḤĀB, *op. cit.*, pp. 935-6.

49- Dr. FEUVRIER, *op. cit.*, pp. 158-9.

les élèves iraniens participaient à un cours d'anatomie et mettaient en pratique leurs cours de médecine». <sup>50</sup>

### Photographie

L'art de la photographie fut introduit en Iran à l'époque de Moḥammad Shāh. Mais le Dār ol-Fonūn lui donna une nouvelle dimension: on consacra un atelier à l'art photographique et on confia à un prince la direction de cette entreprise. Cet atelier était destiné à prendre des photos pour les manuels de cours rédigés en français et en persan. Il était également chargé de faire des photographies du Shāh et de sa cour.

### Théâtre

Le théâtre et la dramaturgie, au sens européen du mot, n'existaient pas en Iran et n'y ont été connus qu'après la fondation du Dār ol-Fonūn. Jusqu'alors, on ne connaissait en Iran que le *ta'ziya* et le *shabīh-kh'ānī*, sortes de tragédies religieuses, jouées uniquement au cours du mois de moḥarram, en souvenir du martyr, en 679, à Karbalā, du troisième imam chi'ite, l'Imam Hoṣeyn.<sup>51</sup> Ainsi, l'art dramatique en Iran commence véritablement avec la fondation du Dār ol-Fonūn, qui contenait, dès sa construction, une grande salle, sorte d'amphithéâtre, de 300 places, et pour laquelle Nāṣeroddīn Shāh manifestait un intérêt tout particulier. En effet, au cours de son premier voyage en Europe en 1873, Nāṣeroddīn Shāh fut tellement séduit par le théâtre que dès son retour en Iran il décida de créer un théâtre sur le modèle européen. Pourtant, craignant la réaction hostile des religieux, il eut l'idée d'utiliser à cette fin la grande salle du Dār ol-Fonūn. Dès lors il chargea Mozayyenoddowla, professeur de peinture, de traduire certaines pièces de Molière et d'autres auteurs français et de les mettre en scène dans la salle du Dār ol-Fonūn. Mozayyenoddowla connaissait

50- E. YAGHMĀYĪ, *op. cit.*, XXIII, p. 366.

51- Pour plus de détails sur les *ta'ziya*-s en Iran, voir les travaux effectués par Aleksander Chodzko, Charles Virolleaud, Robert Henry de Generet, William Litten, Luis Pelly, Krimski, E. Berthel's, William Benjamin. (Cf. Yaḥyā Ārīyan-Pūr, *Az Šabā tā Nīmā*/ De Šabā à Nīmā, tome 1, Téhéran, Sherkat-e Sahāmi-ye Ketāb-hā-ye D̄jībī, 1971, p. 323, note 4.)

parfaitement le français et jouissait de la bienveillance des Européens résidents à Téhéran. Bénéficiant de la collaboration de quelques Européens, en particulier le Français Lemaire, qui parlaient couramment le persan, il parvint à mettre en scène, plusieurs années de suite, de nombreuses pièces d'auteurs français. Ce sont ces pièces dont parle E. G. Browne dans son *Histoire littéraire de l'Iran*.<sup>52</sup> La première pièce jouée en présence du Shah fut *Le Misanthrope* de Molière.

### Services sanitaires

Les premiers contacts franco-iraniens ne se limitaient pas aux seuls aspects culturels et scientifiques. Ils touchèrent également le domaine sanitaire:

#### 1- Conseil hygiénique, Police de l'hygiène

Dès que la France établit des liens réguliers avec l'Iran, elle s'intéressa également aux problèmes sanitaires de ce pays et s'engagea dans la voie de la coopération médicale.<sup>53</sup> L'envoi des médecins français en Iran s'inscrit dans cette politique. Comme l'indique, à juste titre, E. Aubin: «Les médecins... français réussirent mieux en Iran (...) Dès son avènement, Nasr-e-Din Schah (sic) fit appel à la science française: les docteurs Cloquet, Tholozan, Feuvrier et Schneider se succédèrent».<sup>54</sup> Ce sont ces médecins qui, tout en enseignant au Dâr ol-Fonûn et opérant auprès du roi et à la cour, ont contribué à la création du *Madjles-e Hâfizoşehha* (l'Assemblée Gardienne de la Santé), le premier

52- Voici textuellement le témoignage de E.G. Browne: «Amongst these (recent developments...) we assign an important place to the various scientific text-books compiled by, or under the supervision of, the numerous Europeans appointed as teachers in the Darolfonun, in Tehran from 1851, on wards, as the persian translations of European (especially french) books of a more general character, such as some of Molière's plays and Jules Verne's novels, which resulted from an increased interest in Europe and knowledge of European languages. (Cf. E.G. Browne, *A Literary History of Persia*, Cambridge, Cambridge University Press, vol. IV, 1969, p. 458).

53- Comte de GOBINEAU dans *Trois ans en Asie* fait état des efforts de la Délégation diplomatique française lors de la déclaration d'une épidémie en Iran en 1856. Voir également: Paul FAURE, *Rapport sur la défense sanitaire du Golfe Persique*, Paris, Meulun, 1906, 104p.

54- E. AUBIN, *op. cit.*, p. 188.

établissement officiel dont le but était de prévenir les épidémies et d'empêcher leur extension. Créée en 1880 sous les auspices du Dār ol-Fonūn avec la participation de seize médecins iraniens et de quatre médecins européens dont un français, le Dr. Tholozan,<sup>55</sup> médecin-chef auprès du roi, cette assemblée prit plusieurs mesures sanitaires, telles que l'installation des quarantaines aux frontières, l'expédition des médecins et la diffusion, chaque fois qu'une maladie était déclarée, d'un fascicule contenant les conseils hygiéniques, les méthodes de prévention et les différentes mesures pour lutter contre la maladie. Ces fascicules étaient, la plupart du temps, le fruit de travaux des bons élèves du Dār ol-Fonūn.<sup>56</sup> En 1893, sous la direction de Jean Etienne Justin Schneider, autre médecin-chef français du roi, fut créé à Téhéran, un *Showrā-ye Şehhī* (Conseil Sanitaire), qui remplaça le *Madjles-e Hāfizōşşehha*, et, qui comme celui-ci, était chargé de la surveillance des maladies épidémiques. Ce Conseil créa en 1897, et pour la première fois en Iran, «La police de l'hygiène», chargée de veiller à l'application des mesures sanitaires. Il a en outre élaboré les règlements de la quarantaine.<sup>57</sup>

## 2- Ecole de Médecine de Téhéran

Dès le début de la fondation du Dār ol-Fonūn, la médecine, aussi bien traditionnelle que moderne, y était enseignée comme une branche d'étude parmi d'autres. Il n'existait pas encore d'école de médecine proprement dite. C'est beaucoup plus tard, en 1905, et grâce au nombre croissant des Européens et surtout des médecins français<sup>58</sup> en Iran, que la première école de méde-

---

55- Selon Henry BINDER, «Le dr. Tholozan, Ḥakim-bashī du roi, est aimé de tous les pauvres auxquels il a souvent fait des visites emportant dans sa poche le médicament nécessaire». *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, Paris, Maison Quantin, 1887, p. 390.

56- E. YAGHMĀYĪ, *op. cit.*

57- Abol-Hasan GHAFFARI, *Les relations franco-persanes dans le contexte de la politique extérieure de la III<sup>e</sup> République à la veille de la première guerre mondiale (1896-1915)*, thèse de III<sup>e</sup> cycle, Université Paris I, avril 1978, texte dactylo., pp. 169-184.

58- En effet, à cette époque existait un «quartier européen» au cœur de la capitale iranienne, ainsi qu'un *Kūče-ye Tūlūzān* (Rue Tholozan). De nombreux auteurs européens ont parlé de ce quartier, tels que René d'Allemagne dans *Du*

cine indépendante fut créée à Téhéran. En fait, comme le souligne A. Ghaffari : «L'œuvre médicale française en Perse est considérable. La médecine moderne persane fut dans l'ensemble fondée par les médecins français en mission en Perse»<sup>59</sup>. Cette école, dont la création est due aux efforts des médecins français, en particulier le Dr. Schneider<sup>60</sup>, devient plus tard un modèle pour la création de la Faculté de Médecine de Téhéran, qui, à son tour, fut le modèle de toutes les facultés de médecine du pays.<sup>61</sup>

### 3- Cliniques

La création de nombreuses cliniques, tant dans la capitale qu'en province, est un autre service rendu à l'Iran par les premiers médecins français engagés au Dār ol-Fonūn. Ce qui a donné lieu à la création d'institutions iraniennes analogues, telle la Marīz-khāne-ye Mobārake-ye Djadīda (le Nouvel Hôpital Royal) à Téhéran, et d'autres semblables à Tabriz, à Ūrmīya, à Ispahan, etc.<sup>62</sup> Ces hôpitaux et cliniques étaient en même temps des centres d'études pratiques de médecine. En effet, «afin que les élèves en médecine puissent apprendre de la même façon que les étudiants européens, il avait été établi que leurs leçons théoriques soient de concert avec la pratique».<sup>63</sup>

### Conclusion

Le Dār ol-Fonūn est la première école fondée en Iran à l'instar des universités européennes. Mais comme la presque totalité des enseignants de cette école étaient des Français ou des Iraniens instruits en France, elle devint, dès sa création, un foyer actif de la propagation de la langue française. Elle est également la première université moderne de l'Iran, la mère des écoles nouvelles iraniennes et la source incontestable de la culture

←  
*Khorāsān au pays des Bakhtiāris* (Paris, Hachette, 1911, vol. 2, p. 213); et Henri Moser (*op. cit.*, pp. 412, 426, 430, 431 et 440) qui parle longuement de la «colonie européenne» de Téhéran.

59- A. GHAFFARI, *op. cit.*, p. 178.

60- *Ibid.*, p. 182.

61- *Ibid.*

62- Jean Etienne Justin SCHNEIDER, *La médecine persane et les médecins français en Perse*, Paris Wellhoff et Roche, 1911.

63- *Vaqāye'-e Ettefāqīya*, 3 safar 1268 h.l./ nov. 1851.

moderne du pays.<sup>64</sup> En fait, c'était la première école polytechnique d'Iran au sens propre du mot, et elle le resta jusqu' à l'inauguration de l'Université de Téhéran en 1934. Tout au long de ses douze premières promotions pendant quarante ans, plus de 1.100 diplômés sont sortis de cette école et sont parvenus aux plus hauts rangs politiques et scientifiques tant en Iran qu' à l'étranger.<sup>65</sup> La création du Dār ol-Fonūn allait ouvrir un nouveau chapitre dans l'histoire de l'Iran moderne. C'est un tournant décisif dans l'histoire de l'enseignement des sciences modernes en Iran et peut être considéré comme le premier effort du gouvernement pour superviser directement l'éducation nationale du pays<sup>66</sup>. Effectivement la plupart des historiens soulignent l'importance du rôle du Dār ol-Fonūn dans la propagation de la langue française et des sciences modernes en Iran, même E'temādoṣṣaltāna, dont le père a assassiné le fondateur du Dār ol-Fonūn, affirme que «dès l'inauguration de cette école, les sciences modernes et les découvertes réalisées au cours des siècles avec beaucoup de peine et d'innombrables souffrances, par les Européens, ont fait leur apparition en ce pays».<sup>67</sup> Mais ce n'est pas tout, en politique, également, les mêmes effets se firent sentir. Au fur et à mesure que le Dār ol-Fonūn prenait racine dans l'enseignement, cette école s'intéressait davantage à la vie politique et prenait une part de plus en plus active au mouvement constitutionnel du pays. Favorisant l'enseignement des œuvres d'écrivains-philosophes français tels que Voltaire, Montesquieu, J.-J. Rousseau, etc., «elle prit la tête des démonstrations et des revendications politiques et sociales des écoles du pays».<sup>68</sup> Il est, en effet, admis que «l'origine de la pensée révolutionnaire [constitutionnaliste] persane était française et ce mouvement de libéralisme persan était en partie le fruit de l'influence intellec-

---

64- Nāẓem ol-Eslām, *Tārikh-e bidāri-ye Irānīyān* (L'histoire du réveil des Iraniens), Téhéran, Bonyād-e Farhang-e Īrān, 1346/1967.

65- GH. MOṢĀḤĀB, *op. cit.*, pp. 935-6.

66- Ḥoseyn SOLṬĀN-ZĀDA, *Tārikh-e madāres-e Īrān* (L'histoire des écoles en Iran), Téhéran, Enteshārāt-e Āgāh, 1985, p. 263.

67- M.H. E'TEMĀDOṢṢALTĀNA, *Mir'āt al-Buldān*, t.3, pp. 80-81, cité par 'A. Eqbāl, *op. cit.*, p. 161.

68- E. YAGHMĀYĪ, *op. cit.*, vol. XXIII, p. 425.

tuelle française». <sup>69</sup>

Ainsi la langue française qui, grâce au Dār ol-Fonūn, s'est répandue en Iran, a eu un impact considérable sur notre acquisition des sciences et des techniques modernes et a facilité l'accès de notre pays aux sources gréco-latines des littératures européennes.

## Appendice

### Quelques mots français employés souvent par le fondateur du Dār ol-Fonūn dans sa correspondance et ses conversations:

Il nous semble qu'en plus d'une connaissance partielle du russe, <sup>70</sup> Amīr-Kabīr connaissait également quelque peu le français. Sur ce point nous disposons de quelques faits révélateurs: 1- Le français, outre le rôle de véhicule qu'il remplissait pour les sciences modernes était, en Iran, la langue de diplomatie et, par là, indispensable aux hommes de la cour. 2- Dès sa jeunesse, Amīr-Kabīr s'intéressait aux ouvrages français dont il avait à sa disposition un nombre considérable avant d'atteindre à la chancellerie de l'Etat. <sup>71</sup> Devenu chancelier en 1848, il fit importer de la France 290 ouvrages dont quelques-uns furent traduits en persan sur son ordre. D'ailleurs, dans une lettre, en 1849, à Mirzā Dja'far Khān, délégué iranien à Istanbul, concernant la région de Moḥammara (aujourd'hui: Khorramshahr), il précise: «Oui, moi-même, par l'observation des plans et la révision des livres des touristes [européens], je connais bien cette région». D'autre part, Fereydūn-e Ādamīyyat, dans son *Amīr-Kabīr va Īrān* <sup>72</sup>, cite « les ouvrages des auteurs *farangī-s* (Européens occidentaux, en premier lieu Français)» parmi les sources dans lesquelles Amīr-Kabīr a puisé ses idées modernes. 3- Le vocabulaire d'Amīr-Kabīr, qui nous est parvenu par le biais de ses lettres et de ses

69- G. SAMME et M. COBLET, *La vie politique orientale en 1909*, Paris, 1910, p. 192, cité par A. Ghaffari, *op. cit.*, p. 25.

70- De nombreuses sources font état de cette connaissance. La plus précise d'entre elles est le *Safar-nāma* (Relation de voyage) de Mirzā Moḥṣṣafā Afshār qui, en tant que secrétaire, accompagnait la Délégation iranienne en Russie lors de la présentation des condoléances du gouvernement iranien à la suite de l'assassinat, à Téhéran, de l'ambassadeur russe.

71- *Amīr-Kabīr va Īrān*, 3<sup>e</sup> éd., Téhéran, 1348/ 1969, p. 158.

72- *Ibid.*, pp. 159 et 185.

entretiens reproduits par les auteurs de son temps, contient un grand nombre de mots français dont voici quelques exemples:

-*académie*, mentionné dans *Djahân-namâ-ye Djadîd* (Le nouvel atlas du monde), recueil géographique préparé vers 1843 sous l'ordre d'Amîr-Kabîr à l'intention du prince Héritier. A ce moment-là, Amîr-Kabîr résidait, en tant que chef de la Délégation iranienne aux pourparlers irano-ottomans sur les différends frontaliers, à Erzeroum, et était témoin, pendant plus de quatre ans, des progrès réalisés en Turquie d'alors (Ādamîyyat, p. 186),

-*banque*, *Djahân-namâ-ye Djadîd* (Ādamîyyat, p. 186),

-*baron*, dans une lettre, en 1854, à Nāṣeroddîn Shāh, (Ādamîyyat, p. 355),

-*chargé d'affaires*, dans la lettre de créance de Shafî' Khān, chargé d'affaires d'Iran à Londres en 1850 (Ādamîyyat, p.542),

-*confédération*, dans le *Djahân-namâ-ye Djadîd* (Ādamîyyat, p.186),

-*constitution*, dans un entretien confidentiel avec Mîrzā Ya'qūb, son homme de confiance (Fereshte Nūrāyī, in *Keiāb-e Emrūz*, automne 1352/ 1973, p. 20),

-*économie politique*, dans une lettre, en 1851, au colonel Sheil, ministre plénipotentiaire de l'Angleterre à Téhéran. Il est intéressant de savoir que le ministre anglais, dans sa réponse, lui a répliqué explicitement par *political economy*!

-*gazette*, dans une lettre adressée en 1850 à Mîrza Ḥoseyn Khān, chargé d'affaires d'Iran à Bombay (in *Yādegār*, III, 1, p.56),

-*monsieur*, dans la plupart des lettres qu'il a écrites à Jean David (*supra*, p.38) (Ādamîyyat, p.352),

-*musée*, dans le *Djahân-namâ-ye Djadîd* (Ādamîyyat, p. 186),

-*physique*, dans une correspondance avec Jean David (Ādamîyyat, p. 348),

-*proteste*, dans une note de protestation en 1848, au comte de Sartige, ministre plénipotentiaire de la France (Ādamîyyat, p.561),

-*statu quo*, dans une lettre à Naṣeroddîn Mîrzā, alors Prince Héritier, résidant à Tabriz ('Abbās Zaryāb-Khoyī, in *Amîr-Kabîr va Dār ol- Fonūn*, Téhéran, Université de Téhéran, 1354/ 1975, p.174).